

## LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 5 DECEMBRE 1891

## CAUSERIE

UN FEU DE PAILLE

## SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Feu de paille, par Benjamin Sulte.—Nos gravures, par Jules Saint-Elme.—Etudes de mœurs : L'homme qui pose, par Wilfrid.—Notre patronne sainte Catherine, par Gilbert.—Poésie : Epître à mon amie, par R. Mercier.—Les légendes du pays que j'habite, par Paul Calme.—Entre Médor et Minette, par Gaston d'Eyzin.—Mosaïque, par Eugène Muller.—Nouvelles à la main.—Poésie : Automne d'Alsace, par J. B. Chatrian.—Christophe Colomb : Une question d'histoire, par Alphonse Gagnon.—A ma muse, par E. Z. Massicotte.—Sœur Thérèse de Jésus.—M. Denis Ruthban, par Jean Pleure.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite)—Problèmes d'Échecs et de Dames.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—Portrait de M. Edison, electricien-inventeur.—Scènes de mœurs dans l'île de Formose : Chef sauvage et sa tribu descendant des montagnes ; Premier aspect d'un chef aborigène ; Un succès d'amusements à la mode du pays.—Beaux-Arts : Détrônée.—Portrait de Sœur Thérèse de Jésus.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## QUATRE-VINGT-DOUZIÈME TIRAGE

Le quatre vingt douzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRE (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 5 DECEMBRE à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Élisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

## ENCOMBREMENT

Le MONDE ILLUSTRE prie bien ses nombreux correspondants et fidèles collaborateurs de lui pardonner s'il lui est totalement impossible d'écouler aussi promptement qu'il le voudrait et que le mériteraient ces écrits, les productions de leurs alertes plumes. Nous nous voyons littéralement débordés par l'encombrement des matières manuscrites ; nous nous efforcerons de donner à chacun son tour, autant que possible, et tout bien considéré, du reste. Donc patience, demandons-nous aux intéressés. Qu'on ne s'en prenne pas à notre bonne volonté, mais bien plutôt à la popularité du MONDE ILLUSTRE.

LA RÉDACTION.

Vers le printemps de 1865, la nouvelle arriva que le gouvernement canadien allait former deux ou trois bataillons, des cinq cent hommes chacun, destinés à apprendre l'école du soldat en se tenant sur la frontière est du Haut-Canada, le long des lacs Eriés et Ontario, de manière à commencer l'expérience pratique dont nos législateurs parlaient sans cesse depuis une trentaine de mois. C'était une démarche préparatoire à l'organisation de la milice actuelle qui n'eut lieu qu'en 1870.

De plus, nous allions peut-être rencontrer les féniciens qui rôdaient par les frontières, cherchant les poules et le pain et le beurre qu'ils pourraient dévorer, car tous étaient des crève-faim remarquables.

Ceux d'entre-nous qui partirent en ce temps-là pour voler à la gloire et aux rhumatismes, n'avaient pas tous, comme moi, le grade de sergent.

Or, s'il est beau d'être officier, il est encore plus suave d'être sergent, vu que le sergent il n'y a que cela dans l'armée—tout le reste étant inutile et secondaire.

\* \* D'étape en étape, notre détachement arrive à Niagara, une ville qui avait déjà des antécédents, mais pas d'histoire. J'y rencontrai William Kirby ; ensemble nous y préparâmes le plan du *Chien d'Or*, et depuis ce moment la localité a un nom dans les fastes de la littérature.

Je n'étais que sergent, Kirby n'était que maire, jugez, s'il eut été sénateur et moi colonel ! Toutefois, consolons-nous : il y a des sénateurs qui n'écrivent pas de chefs d'œuvre, et nombre de sergents qui ne deviennent pas des militaires de ma proportion.

J'ai connu Kirby comme ceci : en sa qualité de maire, il apportait à notre commandant une adresse de bienvenue—que je traduisis, séance tenante, sans encre ni papier, et que je débitai aux compagnies de langue française avec l'aplomb et la *furia* du défunt Bonaparte. La troupe applaudit quelque chose : ce devait être ma manière de traduire. Le maire fut enchanté ; il m'invita chez lui. Le commandant me fit sergent-major, pour avoir l'avantage de me parler sans façon, comme on dit.

J'avais adopté une méthode de circonstance : à cheval sur la discipline, il fallait que mon chef hiérarchique me prit au sérieux, mais déboutonné au possible avec le maire et son entourage, je tenais la clef des amusements et des choses civiles.

\* \* Le dimanche qui suivit notre arrivée, nous avions obtenu du curé la permission de chanter une messe en musique. Ceci n'était plus du genre banal de salon, et c'est peut-être pourquoi notre église était remplie de d'étrangers. Vésina chanta la messe Bordelaise, à la suite de laquelle nous entonnâmes le *Nous vous invoquons tous*, avec cuivres et orgue. Les protestants sortirent, ravis, de l'église en disant :

—Ces diables de Canadiens Français, ils chantent le *God save the Queen* dans leurs cérémonies religieuses !

C'est le même air.

Un bon point de gagné.

Kirby et moi, qui devons être, dix-sept ans plus tard, membres fondateurs de la Société Royale, nous nous entendions.

\* \* Voici ce qui se passa le 24 mai. Au moment où notre bataillon était à table, après le feu de joie de la fête de la Reine, je me présentai et demandai douze hommes de bonne volonté immédiatement.

Un quart d'heure après, les douze hommes revinrent portant des seaux remplis de bière et des puddings.

Hourrah !

Le dîner devenait fête. Nous prenions des al-

lures. La santé de la souveraine et de nos commandants s'en suivirent.

Mais quel tumulte à la caserne jaune ! La caserne jaune, ou plutôt *Yellow Barracks*, était occupée par le bataillon anglais, qui n'avait ni bière ni plumb pudding. En apprenant que nous faisons bombance, le mécontentement de ces braves gens avait éclaté. A leurs yeux, il était manifeste que les Français recevaient des faveurs de la part des chefs. Horreur ! le jour de la fête de la Reine ! Il n'y eut bientôt ni tête ni queue dans ce corps. J'en profitai pour produire mon petit effet. Monté sur un baril vide, j'adressai la parole à ces naïfs enfants, leur expliquant que, depuis un mois, nous retenions sur nos rations de vivres une petite somme quotidienne, de façon à avoir une masse au jour du 24, sur laquelle se payaient le plumb pudding et la bière.

Hourrah !

Et j'ajoutai avec cet air qui n'appartient qu'aux triomphateurs : "Faites de même, mes frères, dans un mois nous aurons la Saint Jean Baptiste, et, si vous y consentez, nous la célébrerons ensemble."

Hourrah ! St. John Bapptist ! Hourrah !

Elle eut lieu, la Saint-Jean-Baptiste, et tous les officiers y prirent part, et les citoyens aussi !

Au dîner, je prononçai le discours de circonstance, dans la baraque jaune, tandis qu'un sergent écossais parlait de la Saint-Jean-Baptiste dans la baraque bleue. On a jamais bien su ce qu'il avait dit.

La baraque bleue, ou *Blue Barracks*, à cause de la couleur de ses murs, n'avait jamais vu chose pareille.

Le soir, devant la population émerveillée, nous improvisâmes un concert en plein vent, où *Vive la Canadienne* et nos chansons populaires furent admirées.

C'était bien la première fois que la Saint-Jean-Baptiste entraînait ainsi les gens du Haut-Canada.

\* \* Un peu plus tard vinrent des plaintes, de la part des propriétaires des vaches laitières qui paissaient sur notre champ d'exercice. Les soldats chassaient les animaux sans miséricorde. Je demandai aux sergents instructeurs de mettre les compagnies aux mouvements qui consistent à briser les files pour éviter les obstacles : de cette manière, les cartes de visite des vaches n'étaient pas écrasées par les pieds de la troupe—mais on se lasse de tout—et je ne donnai plus que des ordres subtils, non parlés, traduisibles néanmoins, car ils étaient mimés—et que l'on comprit très bien.

En deux jours, toutes les vaches avaient disparu : elle ne rendaient plus de lait à leurs propriétaires une fois retournées chez elles,

Hourrah !

\* \* Ayant accompli cet exploit, je songeai à voir le pays d'alentour. Nous partîmes, trois camarades, droits dans nos uniformes et regardant le peuple des villages avec condescendance et sentiment. A Sainte Catherine, un nègre nous offrit l'hospitalité de l'hôtel où il était domestique. Ce gaillard parlait le même français que nous mêmes. Sur un mot d'explication, il nous dit qu'il était né aux forges Saint Maurice, qu'il avait été esclave de Mathew Bell, et il nous entretint de nos familles—car nous étions tous des Trois-Rivières, bien entendu, à cause de moi.

C'est en rentrant au quartier général, le lendemain soir, par une nuit de chien, que je reçus un coup de baïonnette qui me pénétra la cuisse et dont je puis vous montrer l'honorable boursoufflure. Il y avait un terrain fangeux à traverser, sur lequel on avait posé des planches libres. Mes compagnons et moi, nous nous mîmes à marcher comme les vaches, en frappant du talon puis de la pointe du pied. La sentinelle cria aux prétendues quadrupèdes :

—Huch ! Marche-t-en !

Mais nous ne comprîmes pas ce langage. Alors le soldat vit que c'était des hommes.

—Qui va là !

Pas de réponse. Nous avions envie de rire.

La sentinelle s'élança, me perça avec son